

PUISSANCE DU MYTHE

Titre original

POWER OF MYTH

Tous droits de reproduction, de traduction, et d'adaptation réservés pour tout pays.

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite.

Une copie ou toute reproduction par quelque moyen que ce soit constitue une contrefaçon
passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 et la loi du 3 juillet 1985
sur la protection des droits d'auteur.

**© 1988, by Apostrophe S. Productions
and Alfred van der Marck Editions
Published by arrangement with Doubleday,
a division of Bantam Doubleday Dell
Publishing Group. Inc.
© Éditions J'ai lu, 1991**

**© 2009 Éditions Oxus
Une marque du groupe éditorial Piktos,
Z.I. de Bagues, rue Gutenberg – 31750 Escalquens
Bureau parisien : 6, rue Régis – 75006 Paris**

Imprimé en France

I.S.B.N. 978-2-8489-8121-5

JOSEPH CAMPBELL

PUISSANCE DU MYTHE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR JAZENNE TANZAC

OXUS^{AD}

PRÉFACE

Après sa mort, je vécus durant des semaines avec le souvenir de Joseph Campbell partout où j'allais.

En sortant du métro à Times Square, au milieu de cette foule compacte dont l'énergie était perceptible, je souris en me rappelant l'image qui lui était venue à l'esprit à cet endroit : « La dernière incarnation d'Œdipe, cette idylle permanente entre la Beauté et la Bête, se trouve cet après-midi au coin de la 42^e Rue et de la Cinquième Avenue où elle attend le changement des feux. »

À la première du film de John Huston *Gens de Dublin*, inspiré d'une nouvelle de James Joyce, je repensai à Campbell. L'un de ses livres majeurs était une étude sur *Finnegans Wake*. Campbell savait que ce qui, pour Joyce, représentait « l'élément grave et permanent de la souffrance humaine » était un des thèmes principaux de la mythologie classique. « La cause secrète de toute souffrance, expliquait-il, est cette mortalité qui est inséparable de la vie. Qui affirme la vie ne peut nier son caractère éphémère. »

Une fois, alors que nous discutons de ce sujet, il fit allusion au tandem Joyce/Igjugarjuk. « Qui est Igjugarjuk ? » demandai-je, en imitant très mal sa prononciation. « Oh, me répondit-il, c'est le chaman d'une tribu d'Esquimaux Caribous qui vit dans le nord du Canada, celui qui a dit à ses visiteurs européens que la véritable sagesse se trouve en dehors de la foule, dans la solitude totale, et ne peut être conquise qu'au prix de la souffrance. Seules les pertes et les souffrances ouvrent l'esprit à tout ce qui est caché. »

« Évidemment, dis-je, Igjugarjuk. »

Joe ne releva pas mon ignorance. Nous nous arrê tâmes un instant. Ses yeux brillèrent lorsqu'il me demanda si je pouvais imaginer « une

longue soirée autour du feu avec Joyce et Igjugarjuk. Si vous saviez, ajouta-t-il, comme j'aimerais en passer une ainsi avec eux ».

Campbell mourut juste avant le vingt-quatrième anniversaire du meurtre de John F. Kennedy, drame dont il avait parlé en termes mythologiques durant l'un de nos entretiens, des années auparavant. Ce souvenir mélancolique me revint en mémoire pendant que je parlais à mes grands enfants des réflexions de Campbell. Il avait décrit ces funérailles grandioses comme « la célébration solennelle d'un rite social » tout en évoquant les thèmes mythologiques enracinés dans l'esprit humain. « C'est l'occasion de célébrer un rite de la plus grande importance sociale, écrivait-il, car le meurtre public du Président engage la société entière, l'organisme communautaire dont nous sommes membres, et cette société, frappée en pleine vie, en pleine jeunesse, exige un rite compensatoire pour retrouver le sens de la solidarité. Au sein de notre puissante nation, soudée pendant ces quatre jours en une communauté unanime, nous avons tous participé d'une même façon, d'un même cœur, à un événement symbolique unique en son genre. »

« C'est le seul de ce type en temps de paix, me disait-il, qui m'ait jamais donné le sentiment d'être membre d'une communauté nationale, unie dans l'observance d'un rite chargé d'un sens profond. »

Cette description, je me la rappelai aussi lorsqu'une amie questionna l'un de mes collègues sur notre collaboration avec Campbell. « En quoi avez-vous besoin de la mythologie ? » avait-elle demandé, forte de l'opinion, si répandue de nos jours, selon laquelle « toutes ces histoires de dieux grecs » ne concernent pas la condition humaine actuelle. Elle ignorait bien évidemment que les vestiges de ces croyances méprisées sont incrustés dans notre système de pensée comme des tessons dans un site archéologique. Comme nous sommes des êtres organiques, ces « vieilles histoires » sont imprégnées d'énergie, une énergie évoquée par les rites. Réfléchissons au statut des juges dans notre société : Campbell l'expliquait en termes mythologiques et non sociologiques. Si ce statut n'était qu'un rôle, le juge pourrait aussi bien porter un costume gris qu'une robe de magistrat. Pour que la loi puisse détenir une autorité qui dépasse la simple coercition, le pouvoir du juge doit faire l'objet d'un rite, il doit faire partie d'une mythologie. Pour Campbell, il en

est de même de la vie actuelle, depuis la religion jusqu'à la guerre en passant par l'amour et la mort.

Le matin qui suivit la mort de Campbell, alors que je me rendais à mon travail, je m'arrêtai devant un magasin de vidéo du voisinage où des scènes du film de George Lucas, *La Guerre des étoiles*, apparaissaient sur l'écran en vitrine. Je demeurai là en pensant à l'époque où nous avions regardé ce film, Campbell et moi, dans le ranch du metteur en scène, en Californie. Lucas, reconnaissant sa dette envers les travaux de Campbell, avait invité le professeur à visionner la trilogie de *La Guerre des étoiles* et ils étaient devenus bons amis. Au fur et à mesure que les vieux thèmes de la mythologie se développaient en images modernes et puissantes sur le grand écran, Campbell les identifiait. Ce jour-là, après avoir exulté en suivant les exploits de Luke Skywalker, Joe se lança dans une improvisation animée sur la façon dont Lucas avait donné « un nouvel et irrésistible essor » à l'histoire classique du héros.

– Comment cela ? demandai-je.

– Ce que Goethe a voulu dire avec son *Faust*, Lucas nous le dit dans des termes modernes, à savoir que la technologie ne nous sauvera pas. Nos ordinateurs, nos outils, nos machines ne suffiront pas. Il nous faut compter sur notre intuition, sur notre être réel.

– N'est-ce pas faire injure à la raison ? rétorquai-je. Ne sommes-nous pas en train de désertir son camp ?

– Le voyage du héros n'a pas pour but de nier la raison. Au contraire. En surmontant ses passions obscures, le héros symbolise notre capacité à maîtriser les éléments sauvages, irrationnels qui sont en nous.

– Campbell avait déploré, en d'autres occasions, notre impuissance « à admettre cette présence en nous d'une fièvre lascive et carnassière », inséparable de la nature humaine. Puis il décrivit le voyage de Luke Skywalker, non pas comme un acte de courage, mais comme une quête de soi-même.

– Luke Skywalker, ajouta-t-il, n'est jamais aussi raisonnable qu'au moment où il découvre en lui-même assez de ressources pour affronter sa destinée.

LE MONDE MODERNE ET LE MYTHE

Certains pensent que nous cherchons avant tout à donner un sens à notre vie. Je ne crois pas que là réside notre quête. Je crois plutôt que nous voulons nous sentir vivants. Nous voulons goûter, une fois, au moins, la plénitude de cette expérience de façon que tout ce que nous vivons sur le plan physique éveille un écho au plus profond de notre être, de notre réalité intime. Ainsi, nous pourrions véritablement faire l'expérience de cette sensation extatique : être vivant.

MOYERS : Pourquoi cet intérêt pour les mythes ? Pourquoi devrions-nous nous en soucier ? En quoi concernent-ils ma vie ?

CAMPBELL : Ma première réaction serait de vous répondre : « Continuez de vivre comme vous l'entendez. Votre vie est une bonne vie et vous n'avez pas besoin de la mythologie pour la vivre. » Je ne crois pas qu'on puisse s'intéresser à un sujet seulement parce qu'il est considéré comme important. J'estime en revanche que la mythologie, si elle vous est convenablement présentée, peut éveiller votre intérêt. Si c'est le cas, en quoi peut-elle vous être utile ?

Nous connaissons peu la littérature spirituelle : c'est un des problèmes du monde moderne. Naguère, les campus universitaires étaient des endroits hermétiquement protégés où l'actualité n'empiétait pas sur la vie intérieure des étudiants et ne les détournait pas du magnifique héritage de la sagesse traditionnelle : Platon, Confucius, Bouddha, Goethe et tous ceux qui parlent des valeurs éternelles sur lesquelles notre vie devrait être fondée. En vieillissant, vous vous tournez tout naturellement vers la vie spirituelle. Si vous ignorez ce qu'elle est et à quoi elle sert, il est trop tard !

L'étude des littératures grecque et latine et de la Bible faisait naguère partie de l'éducation de chacun. En l'abandonnant, nous avons perdu toute la connaissance donnée par la tradition mythologique occidentale. Naguère, les mythes imprégnaient les esprits. Et quand, ayant une histoire à l'esprit, vous voyez le rapport entre elle et l'événement qui se produit dans votre vie, cela vous donne une certaine vision de cet événement. En perdant cela, nous avons vraiment perdu quelque chose d'essentiel parce que nous n'avons pas de littérature de remplacement. Ces bribes de connaissance venues de l'Antiquité, sur des thèmes qui ont illustré la vie humaine, construit des civilisations et guidé des religions à travers les millénaires, concernent nos problèmes, nos mystères intérieurs et le franchissement de certains seuils. Si vous ne savez plus lire les panneaux indicateurs, vous devez trouver votre chemin tout seul. Mais dès que vous prenez de l'intérêt à la mythologie, vous ressentez si intensément la présence de cette connaissance profonde, riche et vivifiante que vous ne voulez plus l'abandonner.

MOYERS : Ainsi, nous racontons des histoires pour tenter de nous arranger du monde et d'harmoniser notre vie avec la réalité...

CAMPBELL : Oui, c'est ce que je crois. Les romans, les grands romans, peuvent être extrêmement instructifs. À l'âge de vingt ou trente ans, et même vers la quarantaine, j'ai eu Joyce et Thomas Mann comme professeurs. J'ai lu tous leurs livres. Tous deux écrivaient selon ce qu'on pourrait appeler la tradition mythologique. Prenons l'exemple de *Tonio Kröger* dont Thomas Mann nous conte l'histoire. Le père de Tonio est un homme d'affaires important, un des citoyens les plus estimés de sa ville natale. Pourtant, le jeune homme a un tempérament d'artiste. Il part vivre à Munich où il se mêle à un groupe d'écrivains qui s'estiment supérieurs aux simples pères de famille qui gagnent leur vie.

Tonio est pris entre deux extrêmes : le monde de son père, homme bon et responsable, qui n'a jamais fait ce qu'il voulait de sa vie, et celui de ses nouveaux amis qui critiquent ce genre d'existence. Seulement, Tonio se rend compte qu'il est véritablement attaché à son milieu d'origine, aux gens qui en font partie et même s'il se croit intellectuellement supérieur à eux, même s'il est capable d'en faire un portrait cinglant, son cœur est demeuré parmi eux.

Il se rend compte aussi du mépris dont font preuve ces artistes envers l'humanité. Il ne peut continuer à vivre auprès d'eux. À son départ, il laisse à l'un des membres du groupe une lettre dans laquelle il écrit ces lignes : « J'admire ces êtres froids et orgueilleux qui s'aventurent sur les sentiers menant à la beauté suprême et à la grandeur et qui méprisent «l'humanité». Je ne les envie pas. Car je sais que la seule chose qui puisse changer un homme de lettres en poète, c'est justement l'amour que je porte à ma ville natale, aux hommes qui y vivent dans la banalité. De cet amour naissent la chaleur, la sympathie et l'humour. En vérité, il me semble même que c'est de cet amour qu'on a écrit : «Il permet de dialoguer avec les hommes et avec les anges» et que sans lui les mots sont aussi vides que le claquement des cymbales ou le bruit d'une fanfare. »

« L'écrivain doit être fidèle à la vérité », ajoute-t-il. Réflexion meurtrière car on ne peut décrire véritablement un être humain qu'en décrivant ses défauts. L'être parfait ne présente aucun intérêt : c'est Bouddha qui abandonne le monde. Seules les imperfections suscitent l'amour. En se servant du dard de la vérité, l'écrivain blesse. Tout en aimant. C'est ce que Mann appelle « l'ironie érotique », l'amour que vous ressentez pour celui que vous tuez d'un mot ou d'une analyse cruels.

MOYERS : J'aime beaucoup cette image : l'amour de la ville natale, ce sentiment que vous éprouvez pour un endroit même si vous en êtes parti depuis très longtemps, même si vous n'y retournez jamais. C'est là qu'on apprend à connaître les gens. Mais pourquoi dites-vous que les imperfections suscitent l'amour, qu'on aime les gens pour leurs défauts ?

CAMPBELL : N'aime-t-on pas les enfants parce qu'ils trébuchent toujours et qu'ils ont des têtes trop grosses pour leurs petits corps ? N'est-ce pas ce que Walt Disney a voulu montrer en créant les Sept Nains ? Et ces drôles de petits chiens qu'ont les gens ? On les aime parce qu'ils ne sont pas beaux.

MOYERS : Selon vous, la perfection ne pourrait être qu'assommante ?

CAMPBELL : Tout à fait. Ce serait inhumain. Ce qui est digne d'être aimé, c'est ce cordon ombilical, cette humanité, cet élément

qui fait de vous un être humain. C'est pourquoi beaucoup de gens ont des difficultés à aimer Dieu : parce qu'il est la perfection même. On peut le révéler, le craindre, mais l'aimer véritablement... non. On aime en revanche le Christ crucifié.

MOYERS : Que voulez-vous dire ?

CAMPBELL : Je veux parler de la souffrance. La souffrance est une imperfection, n'est-ce pas ?

MOYERS : L'histoire de l'humanité n'est qu'efforts et souffrances...

CAMPBELL : Celle de la jeunesse aussi. Car il lui faut parvenir à la connaissance d'elle-même. Que d'épreuves à traverser.

MOYERS : En lisant vos livres (*The Masks of God* ou *The Hero with a Thousand Faces* par exemple) j'ai compris que les mythes révèlent ce que tous les êtres humains ont en commun. Les mythes nous content l'histoire de notre quête à travers les âges, quête de la vérité, du sens, de la portée de notre vie. Nous avons tous besoin de comprendre ce qu'est la mort, de l'affronter, et nous avons tous besoin d'aide pour passer d'un seuil à l'autre, de la naissance à la vie, de la vie à la mort. Nous avons besoin de donner un sens à notre vie. Il nous faut toucher du doigt l'éternité, comprendre les mystères, découvrir qui nous sommes.

CAMPBELL : Certains pensent que nous cherchons avant tout à donner un sens à notre vie. Je ne crois pas que là réside notre quête. Je crois plutôt que nous voulons nous sentir vivants. Nous voulons goûter, une fois au moins, la plénitude de cette expérience de façon que tout ce que nous vivons sur le plan physique éveille un écho au plus profond de notre être, de notre réalité intime. Ainsi, nous pourrions véritablement faire l'expérience de cette sensation extatique : être vivant. Tout est là. C'est ce que des indices nous aident à découvrir au fond de nous.

MOYERS : Les mythes sont donc des indices ?

CAMPBELL : Oui. Des indices qui nous révèlent les potentialités spirituelles de l'homme.

MOYERS : C'est-à-dire de ce que nous pouvons connaître et expérimenter de l'intérieur ?

CAMPBELL : Oui.

MOYERS : Le mythe n'est plus la quête du sens. Il en est l'expérience. Vous avez modifié la définition.

CAMPBELL : L'expérience de la vie. C'est l'esprit qui se préoccupe de donner un sens aux choses. Quel sens a une fleur ? Il y a une histoire zen au sujet d'un sermon fait par Bouddha, pendant lequel il cueillait simplement une fleur. Un seul homme lui fit signe du regard qu'il avait compris ce qu'il voulait dire. Bouddha s'est lui-même appelé « celui qui est venu ». Cela n'a aucun sens. Quel est le sens de l'univers ? D'une puce ? Elle existe. C'est tout. Vous-même avez un sens parce que vous êtes là. Nous sommes si occupés à agir pour atteindre un but extérieur que nous oublions la valeur intérieure, ce ravissement d'être en vie et d'en avoir conscience. Il n'y a rien d'autre à chercher.

MOYERS : Comment retrouver cette valeur ?

CAMPBELL : Lisez les mythes. Ils vous enseignent à regarder à l'intérieur de vous et ainsi, vous commencez à comprendre le message des symboles. Lisez les mythes des autres religions parce que vous avez tendance à interpréter ceux de la vôtre comme des faits. Pour saisir le message, il faut lire les autres. Le mythe vous aide à saisir cette expérience qu'est la vie. Il vous la raconte. Prenez le mariage, par exemple. Qu'est-ce que le mariage ? C'est l'union de deux éléments séparés. À l'origine, il y avait unité. Maintenant, il y a dualité physique mais identité spirituelle du couple. C'est de cette identité que témoigne le mariage. Rien à voir avec une liaison. C'est tout à fait différent. Il s'agit d'un autre plan mythologique. Quand les gens se marient, ils croient que leur amour durera. En fait, ils divorcent rapidement car toutes les histoires d'amour ont une fin décevante. Le mariage, lui, est la reconnaissance d'une identité spirituelle. Si nous vivons de façon juste, si nous considérons comme il le faut les personnes du sexe opposé nous trouverons notre « moitié » féminine ou masculine, mais si nous nous laissons égarer par une certaine attirance sensuelle nous n'épouserons pas la personne qu'il nous faut. Avec celle-ci, nous reformons l'image du Dieu incarné. C'est le but du mariage.

MOYERS : La personne qu'il nous faut ? Comment la choisir ?

CAMPBELL : Votre cœur vous l'indiquera. Enfin, il le devrait.

MOYERS : Vous voulez parler de l'être intérieur ?

CAMPBELL : C'est un mystère, je sais.

MOYERS : On reconnaît son *alter ego*.

CAMPBELL : Je ne sais pas, mais un éclair se produit et quelque chose en vous sait qu'il s'agit de celui ou de celle que vous attendiez.

MOYERS : Si le mariage est l'union de deux ego, masculin et féminin, pourquoi est-il si précaire dans notre société moderne ?

CAMPBELL : Parce qu'il n'est pas considéré de façon juste. Écoutez, si vous êtes marié et que votre mariage n'est pas l'élément le plus important de votre vie, alors vous n'êtes pas vraiment marié. Dans un véritable mariage, deux ne font plus qu'un, ils sont devenus une seule chair. Si le mariage dure assez longtemps et si vous êtes toujours d'accord avec cette conception au lieu de céder à des caprices individuels, vous vous rendrez compte que c'est bel et bien vrai : les deux ne font véritablement qu'une seule personne.

MOYERS : Sur un plan spirituel, pas biologique.

CAMPBELL : L'aspect spirituel est le plus important. L'aspect biologique est le piège qui peut vous conduire à vous tromper dans votre choix.

MOYERS : La fonction nécessaire du mariage – perpétuer l'espèce – ne serait donc pas la plus importante...

CAMPBELL : Non. Ce n'est même qu'un aspect élémentaire. Il existe deux types de mariages totalement différents l'un de l'autre. Le premier, c'est le mariage entre deux jeunes gens selon la merveilleuse impulsion que la nature nous a donnée biologiquement pour engendrer des enfants, mais un moment vient où ceux-ci, au terme de leur éducation, abandonnent la famille. Alors le couple se retrouve seul. J'ai été stupéfait par le nombre d'amis qui se sont séparés entre quarante et cinquante ans. Ils ont été raisonnablement heureux ensemble tant qu'ils ont eu l'enfant, mais leur union n'avait de sens qu'à travers lui. Ils n'en faisaient pas une question de relations personnelles.

Or, le mariage est une relation. Quand l'un ou l'autre fait un sacrifice, ce n'est pas pour son conjoint qu'il le fait, c'est pour l'unité spirituelle qu'ils forment à eux deux. Le symbole taoïste de l'interaction de la lumière et de l'ombre – les rapports du yang et du yin, de l'élément masculin et de l'élément féminin – représente parfaitement le mariage. C'est ce que vous devenez une fois marié. Vous n'êtes plus simplement un individu. Vous trouvez votre identité dans une relation avec l'autre. Le mariage n'est pas seulement une histoire d'amour. C'est une épreuve qui consiste à sacrifier son ego à une relation qui transforme deux individus en un seul.

MOYERS : Le mariage est donc totalement incompatible avec l'idée d'indépendance ?

CAMPBELL : Ce n'est pas aussi simple. D'une certaine façon, vous demeurez un individu capable d'agir seul mais cette action n'implique pas que vous : elle vous implique tous les deux. Je pense au symbole purement mythologique où l'entité visible se sacrifie pour un bien transcendant. C'est quelque chose qui peut se concrétiser magnifiquement dans le second type de mariage, que j'appellerais le mariage alchimique, où les deux conjoints ne font réellement qu'un et en sont pleinement conscients. Un couple qui vit selon le premier type de mariage se défera après le départ des enfants. Papa tombera alors amoureux d'une nymphe, s'enfuira avec elle et maman restera seule, avec son cœur vide dans une maison qui le sera tout autant, et il lui faudra trouver seule la solution à ses problèmes.

MOYERS : C'est parce que nous ne comprenons pas en quoi consiste véritablement le mariage.

CAMPBELL : On ne s'engage plus.

MOYERS : Nous sommes pourtant censés le faire ; nous engager pour le meilleur et pour le pire.

CAMPBELL : C'est tout ce qu'il reste du rituel.

MOYERS : Et le rituel a perdu de son pouvoir. Ce qui autrefois transmettait une réalité intérieure n'est qu'une simple formule. C'est vrai de tous les rites sociaux et de tous les rites individuels du mariage et de la religion.

CAMPBELL : Combien d'hommes, combien de femmes reçoivent avant leur mariage une formation spirituelle qui leur enseigne ce qu'il signifie ? Il suffit d'être dix minutes en présence d'un juge pour être marié. En Inde, cette cérémonie dure au moins trois jours : le couple est soudé.

MOYERS : Vous dites en somme que le mariage n'est pas qu'un accord social. C'est un exercice spirituel.

CAMPBELL : C'est d'abord un exercice spirituel et c'est ce que la société devrait nous aider à réaliser. L'homme ne devrait pas être au service de la société, c'est la société qui devrait être au sien. Quand l'homme est au service de la société, l'État prend des dimensions monstrueuses et nous sommes menacés à tout instant.

MOYERS : Qu'arrive-t-il lorsqu'une société n'élabore plus de mythologie puissante ?

CAMPBELL : Ce qui nous arrive actuellement. Si vous voulez le savoir plus précisément, lisez le *New York Times*.

MOYERS : Et qu'y trouverai-je ?

CAMPBELL : Les nouvelles du jour, y compris toutes les actions répréhensibles et violentes accomplies par des jeunes qui ne savent plus se comporter dans une société civilisée.

MOYERS : La société ne leur a pas donné les rites qui leur permettraient de devenir membres de la communauté à part entière. Tous les enfants ont besoin d'une seconde naissance. Il leur faut apprendre à se comporter de façon rationnelle dans le monde actuel, en abandonnant leur enfance derrière eux. Un passage du Premier Livre des Corinthiens me revient en mémoire : « Quand j'étais enfant, je parlais comme un enfant. Je raisonnais et je pensais comme un enfant. Quand je suis devenu un homme, j'ai laissé là ce qui était de l'enfant. »

CAMPBELL : Exactement. C'est tout le sens des rites de puberté. Dans les sociétés primitives, on arrache les dents, on balafre la peau, on circoncit, on fait toutes sortes de choses. Le jeune n'a plus son petit corps de bébé. Il devient vraiment quelqu'un d'autre.

Quand j'étais enfant, je portais des culottes courtes, vous savez, ces pantalons qui s'arrêtent aux genoux. Quand on m'a donné des

pantalons longs, ce fut un grand jour ! Les garçons ne sont plus traités ainsi. Je vois des bambins de cinq ans habillés comme des hommes. Comment sauront-ils qu'ils sont entrés dans l'âge viril et qu'il est temps pour eux de « laisser là ce qui est de l'enfant » ?

MOYERS : Où les gosses prennent-ils leurs mythes maintenant ? Je songe à ceux qui grandissent dans les métropoles, par exemple dans la 125^e Rue à Broadway.

CAMPBELL : Ils les créent eux-mêmes. D'où tous ces graffiti que nous voyons sur les murs de la ville. Ces gosses forment leurs propres tribus, avec leurs rites initiatiques, leur moralité, et ils font de leur mieux. Seulement, ils sont dangereux car leurs lois ne sont pas les nôtres. Ils n'ont pas été socialement initiés.

MOYERS : Selon Rolo May, la violence de la société américaine actuelle s'explique par l'absence de ces grands mythes qui aident les jeunes à entrer en rapport avec le monde et à comprendre celui-ci, même s'ils n'en voient qu'une toute petite partie.

CAMPBELL : Oui, mais ce n'est pas la seule raison. Il y a aussi le fait que l'Amérique n'a pas d'éthique.

MOYERS : Expliquez-vous.

CAMPBELL : Dans le football américain, par exemple, il existe des règles très sévères et très complexes. Si vous allez jouer en Angleterre, en revanche, vous découvrirez qu'elles le sont beaucoup moins. Quand j'étais étudiant, durant les années 1920, j'ai connu deux merveilleux joueurs qui obtinrent une bourse pour Oxford et entrèrent à l'équipe universitaire de rugby. Il leur arriva un jour de faire une passe avant. Les Anglais leur dirent : « Nous n'avons pas de règle pour ce type de manœuvre. S'il vous plaît, ne recommencez pas. Nous ne jouons pas de cette façon. »

Vous comprenez, une culture qui est demeurée homogène depuis un certain temps comporte des règles verbales, généralement admises. Tous les gens s'y plient. C'est une éthique, une façon de vivre, l'accord tacite selon lequel « nous ne jouons pas de cette façon ».

MOYERS : Autrement dit, une mythologie.

CAMPBELL : Une mythologie qui n'est pas énoncée. Nous avons une certaine façon de manier la fourchette et le couteau, d'entrer

en relation avec nos semblables, etc. Tout n'est pas écrit dans les livres. En Amérique, où nous avons des gens de toutes origines qui se sont rassemblés, la loi est devenue très importante. Nous n'avons pas d'éthique. Nous avons des lois et des légistes qui nous donnent notre unité. Nous n'avons pas d'éthique. Vous voyez ce que je veux dire ?

MOYERS : Je vois. C'est ce que Tocqueville a décrit, à son arrivée sur ce continent il y a cent soixante ans, comme « une agitation anarchique ».

CAMPBELL : Le monde où nous vivons aujourd'hui est un monde vidé de toute mythologie. En conséquence, les étudiants que je rencontre manifestent beaucoup d'intérêt pour cette mythologie car les mythes contiennent des messages. Évidemment, je ne peux pas vous dire quels messages l'étude de la mythologie délivre à ces jeunes gens, mais je sais ce qu'elle m'a apporté et je sais qu'elle leur apporte quelque chose. Quand je donne une conférence dans une université, la salle est pleine à craquer d'étudiants venus pour m'écouter. La direction m'attribue souvent une salle trop petite pour mon auditoire car elle ignore à quel point la mythologie passionne les étudiants.

MOYERS : À votre avis, que croyez-vous qu'ils retirent de la mythologie, de ces histoires que vous leur racontez ?

CAMPBELL : Ces histoires donnent des leçons de sagesse. Elles vous enseignent vraiment la vie. Ce que nous apprenons dans les écoles est tout à fait différent. Nous apprenons la technologie, nous acquérons des connaissances. Les universités montrent d'ailleurs une curieuse répugnance à inscrire l'étude de la sagesse à leur programme. Aujourd'hui, la science – et j'inclus dans ce terme l'anthropologie, la linguistique, l'étude comparée des religions – a tendance à se spécialiser. Or, lorsque vous savez la somme de connaissances qu'un spécialiste doit amasser pour être compétent, on peut comprendre cette tendance. Pour étudier le bouddhisme, par exemple, il faut être versé non seulement en français, en allemand, en anglais, en italien – bref, toutes les langues européennes qui permettent de débattre de la sagesse orientale –, mais aussi en sanskrit, en chinois, en japonais, en tibétain et en quelques autres langues...

TABLE DES MATIÈRES

Note de l'éditeur	7
Préface	9
1. Le monde moderne et le mythe	21
2. Le voyage intérieur	63
3. Les premiers conteurs	101
4. Sacrifice et félicité	125
5. L'aventure du héros	161
6. Le don de la déesse	213
7. Contes de l'amour et du mariage	235
8. Les masques de l'éternité	259